

Cinéma

Yves Rousseau and Pierre Jutras

Number 72, December 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58611ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. & Jutras, P. (1988). Cinéma. *Québec français*, (72), 86–88.

« Ne m'en veux pas », c'est l'histoire d'une femme qui s'accroche à un amour mort et s'en excuse. On y retrouve le refrain le plus déplorable de tout l'album : en huit vers, on entend six fois le mot « amour », cinq fois le mot « jour » et une fois le fameux « toujours ». Cette chanson tourne bien à la radio...

Signalons cependant quelques pièces plus originales : « Je me suis trompée » laisse reconnaître Michel Legrand à l'écriture musicale : « Laisse pas tomber le vieux bluesman » est un blues aseptisé mais vocalement intéressant : enfin « Ceux qui s'en vont » aurait pu ressortir, n'eût été un emballage musical aussi navrant.

Le parfum du hasard

L'album de Pierre Flynn est d'un tout autre genre. Ce chanteur démontre qu'il écrit toujours paroles et musiques avec autant de brio. On retrouve, sur *le Parfum du hasard*, une thématique de base semblable à celle de Ginette Reno : la passion. Mais là s'arrête toute comparaison. La passion chez Pierre Flynn s'accompagne d'un désir constant, de pulsions qui poussent à agir, mais qui ont leurs limites dans le temps : « Leur passion devra s'éteindre », et « C'est alors qu'il faut/Marcher... Marcher tout seul » (« Marcher tout seul »). Il est beaucoup question sur cet album de passions qui se défont, qui disparaissent. La moitié des chansons parlent d'une femme qui serait partie et qui, de l'une à l'autre, pourrait bien être la même vue sous des éclairages différents.

Les amateurs d'Octobre apprécieront une chanson comme « Tu veux ma peau », où la voix de Flynn reprend les accents qui l'ont déjà bien servi. « Sur la route », dédiée à Jack Kerouac remis à la mode, n'est pas sans rappeler le « Je veux rouler » du dernier Octobre en 1980 (*Clandestins*, Kebec Disc KD 502). « L'ennemi », très réussie, peut être à la fois une chanson nationaliste ou une déclaration universelle sur la liberté brimée. Musicalement, notons un son moderne, dû principalement à l'utilisation de l'ordinateur pour les rythmes de batterie. Dans l'ensemble, le mariage texte/musique est fort réussi et demeure chaleureux malgré le souci de modernité.

Mais je ne peux passer sous silence un fait inquiétant : avec « Tropic town », une chanson entièrement rédigée en anglais, Pierre Flynn tombe lui aussi dans le piège qui veut que pour vivre notre condition d'américanité (« Et nous serons calmes et souverains/Comme des Américains » — « Sur la route »), il faut chanter en anglais. Et ce n'est certes pas les Marie Philippe, Belgazou et autres amateurs de la langue de l'oncle Sam qui arrangeront les choses.

CINÉMA

ALIAS
WILL JAMES



une histoire américaine

Yves Rousseau

Il est un sujet qui parcourt l'œuvre écrite et filmique de Jacques Godbout, c'est bien l'identité et la place qu'occupe l'*homo québécois* dans le continent démesuré qu'est l'Amérique. Avec Will James, il a trouvé la métaphore qui résume et prolonge sa démarche de communication, de fouilleur de mythes, d'empêcheur de tourner en rond, bref, d'artiste.

Will James, en plus d'être un cow-boy, est un artiste. Ses dessins et ses romans l'ont rendu riche et célèbre, à tel point qu'il est en partie responsable de la fascination qu'exercent encore aujourd'hui les cow-boys. Mais avant d'être tout cela, Will James était Ernest Dufault, né le 6 juin 1892 à Saint-Nazaire d'Acton, P.Q. Comment ce petit Québécois va-t-il devenir une figure mythique de l'imaginaire américain ? C'est ce que raconte et illustre Jacques Godbout dans *Alias Will James*, un sommet dans son œuvre et un des plus importants documentaires de la décennie. Pourquoi ce film dépasse-t-il l'anecdote, en elle-même fascinante, et la qualité standard des autres productions de l'Office national du

film ? Probablement parce que la thématique d'*Alias Will James* est en osmose parfaite avec les préoccupations de Godbout, mais surtout parce que la forme du film s'accorde avec la vie et l'œuvre de Will James, alias Ernest Dufault (du faux), faussaire de génie, cow-boy solitaire errant sur les plaines à la recherche de sa vérité.

Tout documentaire a un côté fictif et toute fiction a un côté documentaire, nous dit Godard. Will James et Godbout l'ont compris et le cinéaste se livre à un brassage des genres, des sources de documents, d'allers et retours entre le passé et le présent, les livres et les films, les fictions et les documentaires, les entrevues et les commentaires personnels. Pour rendre concret le récit d'une vie éclatée, écartelée, le cinéaste crée un kaléidoscope d'images, de textes et de sons. Voici comment commence *Alias Will James* : un plan des grandes chutes de *Yosemite Canyon* suivi d'un train qui traverse la prairie, un plan d'archives (noir et blanc) montrant des cow-boys au travail, une prairie contemporaine avec deux cow-boys, une musique country, qui devient hollywoodienne, se fait entendre. Une voix « off » qui dénonce un mensonge créé par le cinéma : les cow-boys sont des voleurs de

L'AMÉRICANITÉ

ALIAS

WILL JAMES



UN FILM DE JACQUES GODBOUT



Office
national du film
du Canada

National
Film Board
of Canada

bétail. Puis la photo d'un relevé de la justice : condamnation et incarcération d'un certain Will James, né au Montana, pour vol de bétail. On voit ensuite un roman autobiographique écrit par Will James : *The Lone Cow-boy*. Lecture en voix « off », un narrateur nous donne la version de Will James, qui nous parle au « je ». Sur cette voix, un nouveau plan tiré d'un documentaire d'époque montre du bétail. Autre plan de livres de Will James, suivi de plans tirés d'un film hollywoodien des années 30, *Smokey*, adapté d'un roman de Will James. La voix « off » devient celle de Godbout, qui délaisse le « je » pour adopter le point de vue du narrateur traditionnel d'un documentaire.

Ce ne sont là que les cinq premières minutes du film, qui tiendra ce rythme pendant une heure et demie. Il faut souligner le travail du montage, en grande partie responsable de la nouveauté, du rythme et de l'intérêt constant qui émane d'*Alias Will James*. De plus, Godbout insère les réactions et commentaires de membres de la famille Dufault restés au Québec, qui semblent découvrir la véritable histoire de Will James avec le spectateur. Le cinéaste suit également les traces de deux cow-boys québécois contemporains, dont le parcours ressemble étrangement à celui de Will James, parcours qui passe par une assimilation consentie et même souhaitée au mythe américain. À tel point qu'un de ces cow-boys, interrogé

par Godbout sur sa préférence entre un ami, un cheval ou une femme, a ce réflexe spécifiquement américain pour éviter de répondre : il invoque le cinquième amendement de la constitution des États-Unis.

Le film joue constamment sur trois grands thèmes qui ont pétri l'imaginaire québécois et américain : la frontière, l'identité et l'histoire. Car un des mythes essentiels de l'imaginaire américain est celui de la frontière, limite mouvante, constamment repoussée par l'avance des pionniers. C'est aussi la frontière entre le documentaire et la fiction, entre le vrai et le faux. On pourrait penser que cette conception de la frontière comme démarcation entre le vierge et le non-vierge n'est plus possible aujourd'hui, le territoire étant quadrillé du nord au sud et d'est en ouest. Elle survit pourtant grâce aux cow-boys et à leurs descendants directs : les astronautes. La filiation en a été admirablement illustrée par *The Right Stuff*, un film de Philippe Kaufman sur la genèse du programme spatial américain. On y voit le pilote d'essai Chuck Yeager arrivant à cheval et coiffé d'un stetson, échangeant sa monture pour un avion-fusée qui lui fera franchir le mur du son, une autre frontière.

Contrairement aux Québécois qui ont traversé la frontière pour travailler aux filatures de la Nouvelle-Angleterre, les motivations de Will James ne sont pas d'ordre matériel ou économique. Il brûle d'une fièvre mythique, presque mystique, son âme est américaine, c'est celle d'un cow-boy et non pas celle d'un fermier. Au sédentarisme et au fil barbelé de ce dernier Will James oppose le nomadisme du cow-boy. Si le barbelé et le chemin de fer (deux lignes, deux frontières) ont contribué à tuer la fonction purement économique du cow-boy (garder et acheminer le troupeau vers les abattoirs pour nourrir les corps), qu'à cela ne tienne : la nécessité du cow-boy sera dorénavant mythique (nourrir les âmes). Ce sera celle d'un témoin, d'une attestation. Mais le témoin Will James est un faussaire, un menteur de premier ordre qui, paradoxalement, concrétise la vérité du mythe. C'est un artiste, qui réorganise selon son point de vue la mise en scène de l'Histoire. Will James deviendra l'ancêtre des cow-boys d'aujourd'hui, le déclencheur de vocations nouvelles. Sa stérilité biologique (il n'a pas eu d'enfants) trouve la plus formidable compensation : la fécondité mythique.

Lamento pour un homme de lettres



Pierre Jutras

À ce film documentaire significatif de Godbout on peut en ajouter un autre également fort intéressant sur l'écrivain Albert Laberge. Ce film est un choc dans le petit monde du « film-didactique-documentaire-sur-un-écrivain-son-œuvre-et-son-temps ». Trop souvent ce genre, voulant sans doute servir la littérature, en oubliait le cinéma, nous servant un cours audio-visuel fade et sans histoire. Au bout du compte la littérature y perdait elle aussi puisque ce cinéma paresseux n'arrivait pas à dégager dans sa forme la spécificité de tel ou tel auteur.

Albert Laberge a été gâté par Pierre Jutras dont *Lamento pour un homme de lettres* est le premier film. Si Laberge n'a pas eu peur des mots, Jutras n'a pas peur du cinéma. Son pari est de chercher à faire ressentir la personnalité, la vie, l'œuvre et l'époque de l'auteur de *la Scouine* plutôt que de l'expliquer. Tous les moyens du cinéma sont mobilisés : mise en scène en studio,

en décors naturels, dialogues, narrateur, document d'époque, films et photos d'archives, bande sonore extrêmement riche qui — il faut le souligner — n'a pas recours à une musique démonstrative et omniprésente pour surdéterminer le sens des images. Jutras connaît les vertus du silence et des pauses dans la voix. Au lieu d'un cours, c'est une réflexion sur l'écriture, la création, le cinéma qu'il (dé)livre. Par le biais de Laberge, Jutras se pose des questions d'artiste : quel point de vue adopter ? Comment harmoniser les dialogues ? Comment travailler dans un environnement, une société hostile aux tempéraments exceptionnels ?

Une séquence est particulièrement révélatrice de la démarche de Jutras qui pousse le spectateur à déchiffrer les images, à les lire, à en extraire lui-même la richesse : ce sont des extraits de « la Lutte », documentaire de Gilles Groulx, tourné au début des années 1960. Jutras n'a gardé que les plans où les lutteurs sont immobiles, enchevêtrés dans des prises complexes. On avait appris plus tôt dans le film que Laberge gagnait sa vie comme rédacteur sportif au journal *la Presse*. En plus d'illustrer l'anecdote, cette séquence métaphorise le peuple décrit par Laberge dans son œuvre : des lutteurs empêtrés dans la contrainte des corps et des esprits, le carcan appliqué par le Québécois à son semblable. Les temps ont-ils changé ? *Lamento pour un homme de lettres* est un film remarquable qui dérangera les académiciens, ceux qui embaument la culture dans un drap de pureté. Vive le cinéma impur !